

Alice Poirier à Henry de Montherlant

jeudi 17 janvier 46

Cher Rilet,

J'ai envie de donner ce petit roman au Sagittaire en février ; ainsi, dès que vous aurez eu le temps de le relire, Rilet, téléphonez-moi. Pour le moment, je vais rarement à la Bibliothèque. J'écris mon *Essai sur l'Immortalité*, du moins j'essaye de l'écrire.

Je ne crois plus guère au bonheur (après la mort de Drieu !) et c'est plutôt la perspective d'une mort « bien » que j'attends. Je ne veux pas du suicide. Je ne peux d'ailleurs pas me suicider. Il faut, je crois, avoir fait des fautes pour cela, s'être rendu à soi-même la vie intenable. Ce n'est pas mon cas.

Paulhan, c'est idiot. Bien sûr, s'il me proposait de faire l'amour je dirais peut-être « oui ». Mais : a) il ne me le proposera jamais n'ayant rien de convenable à m'offrir en échange, b) moi-même je suis peu provocante, je sais d'ailleurs qu'il est marié, que ça serait idiot, et je ne lui demanderai jamais. Quand je le vois et que nous sommes seuls, je lui donne une cigarette : il ne s'est jamais passé autre chose entre nous.

(Drieu, si je l'avais vu seul, je me serais jetée sur lui. Mais je ne l'ai jamais vu seul.)

N'attrapez pas froid, Rilet. Je suis toujours préoccupée en songeant à votre santé, je vous aime (comme c'est drôle) conjugalement. Aucune illusion. Peu d'emballement. Mais une grande tendresse. (Et puis, j'oubliais, le souvenir de vous avoir aimé.) Tout cela fait un sentiment exquis. Vous devriez m'épouser. Nous jouirions des restes.

Faites-vous chauffer des bouillottes le soir, une pour les pieds et une pour la poitrine. Et à vous, Rilet, de toute mon amitié.

Alice.

P.S. Vous avez vu dans les journaux qu'on fermait les lupanars. Ce pauvre Drieu, heureusement qu'il est mort.

Quant à vous, Rilet, vous m'avez dit que vous n'usiez pas de ces lieux. C'est dommage, d'ailleurs. Cette fermeture vous eût peut-être incité au mariage.

J'ai toujours le petit sac avec monogramme que je vous ai cousu pour Noël.

ooo

Alice Poirier à Henry de Montherlant

vendredi 15 fév. 1946

Rilet,

J'ai rêvé l'autre nuit que M^{me} Neumann, en plus des félicitations pour mon œuvre, m'offrait une bouteille de vin.

Pourquoi une bouteille de vin ?

Toujours triste de la mort de Ludmila. Je vous montrerai sa photo. J'ai envie de la mettre à la place de la photo de Khosroës, mort lui aussi le premier jour des restrictions, mais c'est quand même embêtant de déboulonner Khosroës.

-501-

Jamais je ne suis allée aussi loin en « amour » avec Ludmila. Mais c'était en 1920 et j'avais 19 ans. Je croyais que ma vie entière ne suffirait pas pour l'adorer, je lui donnais des baisers sans fin, de vrais baisers d'amour. Enfin, un après-midi que je me trouvais seule chez elle, je fis un acte longuement médité et qui me parut d'une audace infinie : habillée d'un rideau blanc transparent, je commençais devant ses yeux une petite danse. Elle me regarda en souriant puis elle me dit qu'il fallait me rhabiller car son père pouvait entrer et Dieu sait ce qu'il allait imaginer !

Je haïssais ce Père... Trois ans plus tard, il fut écrasé, rue de Richelieu, par un taxi. Il ne l'avait pas volé. Le jour où je tombais amoureuse de vous, Ludmila entendit encore parler d'« amour ». Mais c'était pour vous. Elle continua à m'écouter en souriant. Elle dut lire tous vos livres. Ce qu'elle aimait le mieux, c'était votre sentiment pour votre fils. Elle disait qu'elle sentait aussi comme cela, que ces jeux avec Brunet, ces agaceries presque amoureuses, c'était aussi ce qu'elle éprouvait pour son fils à elle.

Enfin, elle vous aimait et vous admirait bien.

A vous, Rilet,

Alice

Téléphonez quand nous nous verrons. Bientôt j'espère.

ooo

Alice Poirier à Henry de Montherlant

vendredi 15 mars 1946

Cher Rilet,

C'est l'anniversaire de la mort de Drieu. Je voudrais que vous fassiez une petite prière : il n'aurait pas aimé que ses amis l'oublent.

Charles Demogeot m'a envoyé une note de 120 francs. A vous aussi ? C'est paraît-il la « surveillance des journaux » pendant deux ans.

Mais je ne lui avais jamais demandé de « surveiller » quoi que ce soit. Y comprenez-vous quelque chose ? Une note raisonnable de 35 francs en 1944 quand j'ai eu huit coupures, et une note stupéfiante de 120 en 1946 quand je n'en ai eu aucune ! J'ai essayé de lui faire comprendre le grotesque et l'absurde de sa comptabilité mais il me répétait obstinément que ses calculs étaient parfaitement justifiés.

Il est attendrissant, ce Demogeot. C'est tout à fait comme ça que je me représente le Français-type au temps de notre splendeur. « Mais je suis honnête ! » Je n'en doute pas, parbleu, n'empêche que ses comptes aboutissent à un résultat qui ferait pouffer de rire un Anglais ; ou un Américain ou qui que ce soit au monde qui ne serait pas un Français. Nous nous sommes séparés bons amis après que j'aie eu « craché » non pas 120 francs mais 100 (peut-être a-t-il cru que je faisais toute cette histoire pour avoir un rabais !) Mon amitié avec Paulhan marche comme sur des roulettes. Il répond presque à chaque lettre, imaginez-vous ! Ça ne m'était jamais arrivé

-502-

avec mes autres amis-écrivains. Drieu ne répondait jamais. Quant à vous, Rilet, vous savez vous-même que vous répondez à peu près une fois tous les quatre ans. Mais avec Paulhan si je lui écris toutes les semaines, j'ai une réponse toutes les semaines. C'est vrai que je ne lui offre pas de faire l'amour. Il est marié et je ne veux pas d'une femme hurlante à mes trousses.

Ce que je veux de lui ? La gloire. Paulhan, c'est le chercheur d'or et il doit faire son métier sur moi. Ensuite, Rilet, je ferai l'amour avec vous. En attendant, je vous baise le bout du menton (car je suppose que vous dérobez prestement le reste).

Alice.

P.S. Comme j'ai beaucoup d'inspiration en ce moment, je vais rarement à la B.N. Mais si vous y allez, j'irai. Téléphonnez-moi, de préférence, la veille pour que je vous fasse garder les bouquins.

ooo

Henry de Montherlant à Alice Poirier

30 août 46

Chère Mademoiselle Poirier,

Puisque cette question vous intéresse, je vous réponds : oui, je suis toujours vivant. Et je n'ai pas quitté Paris de l'été et sans doute ne le quitterai pas.

Je vois que vos vacances se passent bien, et que vous y satisfaites votre part champêtre.

Chocolat, tabac, tout cela serait, bien sûr, accueilli avec plaisir mais, puisque c'est impossible, rapportez-moi donc...une idée (1), puisque vous en faites la chasse, et que la douane n'y voit que du feu.

A vous

M

(1) Et un renseignement. Demandez dans les librairies de Berne s'ils ont la Reine morte et Fils de personne (les autres titres : inutile).

Alice Poirier à Henry de Montherlant

Hôtel Bellevue Palace Berne
mercredi 4 sept. 46

Cher Monsieur de Montherlant,

C'est tout de même triste qu'après vingt ans, vous ne connaissiez pas encore mon prénom et que vous fassiez, comme l'écrevisse, dans l'amour, des progrès à reculons.

Soyez certain, pourtant, que je ne vous croirais pas engagé à m'épouser parce que vous m'auriez écrit, gentiment et simplement : « Chère Alice ». Même Drieu m'écrivait : « Chère Alice Poirier », ce qui est tout de même moins cérémonieux que, « Mademoiselle ».

Vous êtes désespérant, mon pauvre ami. Cela dit, j'ai demandé dans les librairies s'ils avaient La Reine Morte et Fils de Personne, La Reine Morte, oui. On m'en a montré un exemplaire, victorieusement, chez Francke, près de la gare, et chez Lang, près de mon hôtel. Ce sont je crois les deux plus grandes librairies de Berne et qui tiennent des livres français. Ils l'ont certainement aussi chez Payot, ou j'ai oublié de demander (pour leur bibliothèque de prêt à domicile, ils en sont restés au Songe et aux Bestiaires...)

Quant à Fils de Personne, non, je ne l'ai pas vu. Ils m'ont dit chez Francke qu'ils avaient reçu dernièrement une réédition de l'Exil.

Les tablettes de chocolat, hélas, ont presque entièrement disparu. Elles sont sans coupons, il y en a très peu, et les gens se jettent dessus, évidemment. J'ai pourtant le droit d'en passer à la douane 1 livre, c'est-à-dire 4 tablettes, en réservant 2 pour mon amie Yseult et 2 pour vous. Mais encore faut-il que je les trouve...

Pour les cigarettes, les Suisses permettent d'emporter tout ce qu'on veut mais ce sont les Français qui sont impossibles en mettant, je crois, un impôt de 5 francs sur chaque cigarette. Etant donné que la boîte de 20 ne coûte qu'1 franc (suisse), on serait tout de même un imbécile de se laisser rouler à ce point. Mais peut-être puis-je dire que je fume personnellement tout le contenu de la boîte pendant le voyage...

Je compte aussi vous rapporter autre chose, Rilet, où la douane serait clémente. Mais j'hésite entre un stylo Montblanc et un gros canif à plusieurs lames. C'est le même prix mais je me demande ce qui vous serait davantage utile. Je ne sais pas... Peut-être votre vieux stylo que vous me disiez avoir acheté dans une roulotte fonctionne-t-il encore. Je suis perplexe et je n'ai encore rien acheté.

J'ai eu des nouvelles de mon amie Ursula de Gerstein. Elle est dans la zone anglaise et ils meurent plus ou moins de faim avec 200 gr. de graisse et aucune possibilité, bien entendu, de marché noir.

Je suis triste en pensant qu'après avoir mangé ce que je lui envoie (il y a des organisations charitables en Suisse qui achètent des vivres en Amérique et auxquelles on peut s'adresser pour ce genre de secours), elle n'en aura que plus faim après. Mais enfin, elle saura toujours que je l'aime. Elle a deux petites filles, Uta et Barbara. Uta a quinze ans et, comme sa mère était extrêmement jolie, je suppose qu'elle l'est aussi et que vous en tomberiez, Rilet, illico, amoureux. Cela pour le jour où nous irons en Allemagne et où nous leur rendrions visite.

A vous,

Alice.

ooo

Alice Poirier à Henry de Montherlant

Hôtel Bellevue Palace Berne
samedi 7 sept 1946

Rilet,

Mon plus grand plaisir – mon seul plaisir peut-être – est la « chasse aux idées ». Je veux découvrir ce que c'est que la liberté et je veux découvrir ce que c'est que l'immortalité (j'ai d'ailleurs l'impression que les deux choses sont liées).

C'est difficile...

Recette pour la « chasse aux idées » : un beau temps, ni trop chaud ni trop frais, se promener solitaire, au bord de la mer ou le long d'un fleuve. Il y a un beau coin pour la « chasse aux idées » à Paris même, Rilet, et ce sont ces gazons le long de la Seine, juste en face de chez vous. Il y a des bancs, quelque fois un vieux bonhomme avec un chien pour seul ami. Et puis il y a la Seine et la ville lointaine. Je vous recommande ce coin.

J'ai trouvé les deux tablettes de chocolat que je vous destine. Mais si la douane me fait des ennuis ? Je ne garantis rien, Rilet. Je vous ai acheté aussi pour six sous de ficelle. Je sais que vous aimez les ficelles et à Paris il y a beau temps qu'on n'en trouve plus qu'en papier. Quant au canif, j'attends pour l'acheter quelques jours encore. Je me demande si vous n'auriez pas un autre désir, plus vif. Il y a ici de magnifiques chaussettes qui se trouvent beaucoup moins vite que celles qu'on trouve à Paris. Mais

a/ j'ignore votre pointure

b/ n'étant pas encore votre femme et ne devant peut-être jamais l'être, je ne m'occupe pas de chaussettes.

Les Suisses me paraissent très francophiles : c'est avec la Belgique je crois un des rares pays où nous sommes encore appréciés. Ça fait plaisir et ça étonne un peu. Ces gens évidemment retardent. Enfin, conseil : parlez français en Suisse (même si vous savez l'allemand) ; on vous regardera immédiatement avec respect et sympathie. J'ai l'habitude de parler français d'abord et quand je constate qu'on me suit avec trop de difficulté, je continue en allemand. A Saint-Moritz, la langue officielle était l'allemand mais les gens du peuple parlaient italien. Quant au « romanche », je crois que c'est un serpent de mer. Ça ne doit se trouver que dans les anthologies.

St-Moritz était bien gentil avec cet unique sergent de ville en gants blancs, juché sur un piédestal, et qui chaque soir, d'un geste magnifique, faisait circuler le troupeau de vaches avec leurs veaux descendus de la montagne...

Personne ne riait. Les gants blancs, le geste allongé des bras, les vaches qui passaient en lâchant leur crottin, tout cela paraissait naturel.

A l'hôtel Bellevue, nous avons une femme de chambre modèle et que l'on voudrait bien emballer dans une caisse pour l'emporter à Paris. Son zèle vraiment fait plaisir. Tous les soirs, en faisant les lits, elle renifle les pots de chambre dans la table de nuit ; elle s'obstine à les vérifier tout en sachant pourtant par expérience que je m'obstine à ne pas m'en servir.

ooo A vous,

Alice

Alice Poirier à Henry de Montherlant

15 sept. 46

Rilet, je lis dans le journal que Julien Benda fait une conférence à Berne jeudi prochain. Tant mieux ! Je ne le verrai pas.

Je n'aime guère Julien Benda. J'aimerais encore mieux Guéhenno.

Nous partons mardi soir, retardés de quelques jours pour les billets. Téléphonnez-moi quand me voir vous fera plaisir. Moi, ça me fait toujours plaisir, vous savez bien. Je ne sais ce que la douane va me retenir des richesses considérables que je vous

-505-

rapporte. Peut-être me laissera-t-elle les six sous de ficelle. Quant aux chocolats, mes parents ayant dépassé de beaucoup les kilos auxquels ils ont droit, je crains que c'est ma modeste livre qui en subira les conséquences et que le tout sera raflé en bloc. On vous le garde un an à la douane. Ensuite, si vous ne venez pas le réclamer pour le consommer en Suisse même, c'est donné aux pauvres. C'est au moins ce qui est arrivé à Papa quand il est allé à Berne en 41 et qu'il voulait nous rapporter quelque chose.

Mes méditations philosophiques ont abouti à leur conclusion : la liberté n'existe pas. Si jamais je vous épouse, Rilet (Dieu fasse que ce miracle se réalise !) ce ne sera certes pas parce que je l'ai « voulu » mais parce que la chose, de toute éternité, était aussi décidée. C'est possible, évidemment, mais ma volonté n'y est pour rien.

Vous voyez, c'est le contraire de ce que je croyais il y a 20 ans. Vous m'avez en effet dit, Rilet (non sans un brin de mélancolie !), qu'il me fallait 20 ans pour comprendre les choses. Vous voyez, vous aviez raison.

Et qu'est-ce que je préférerais, Rilet, vous épouser ou la gloire ? Je me cache la figure de honte : la gloire. Mais vous épouser serait une infinie récompense.

Tel est mon point de vue actuel sur l'amour. Le résultat est bon puisque je vous embête moins.

Drieu, peut-être l'aurais-je préféré à la gloire même. Je ne sais pas. Sa mort ne m'a pas attristée parce que j'ai pensé que je lui étais utile même dans la mort, surtout dans la mort. Peut-être même m'a-t'il « gardée » pour sa mort. J'ai lu une parole de lui et qui est aussi ma conviction profonde : « Je ne crois pas à l'âme individuelle. »

La « chasse aux idées » présente parfois certains inconvénients. A Langres, en septembre 1939, alors que j'écrivais innocemment, je me suis fait arrêter. Je prenais paraît-il les plans de la forteresse. A Berne en 1946, les gens sont moins méfiants. Tout de même, quelqu'un m'a suivie au zoo, alors que je regardais les serpents. « Ce sont des serpents » disait la voix en allemand. Et moi, sans regarder l'homme (je n'ai aucune illusion sur ceux que ma « beauté » est susceptible d'attirer...) : « Oui, ce sont des serpents. » « Ils sont en liberté » continua la voix. Et moi, innocemment : « Ils sont en liberté. » Puis brusquement j'ai un sursaut. « Ils » et « vous » en allemand, c'est le même mot. N'a-t'il pas voulu dire « Etes-vous libre ? » et moi alors je lui aurais répondu naïvement que je le suis.

Je me suis éclipsée au plus vite. Hélas ! La promenade (et par conséquent les idées possibles) étaient à l'eau.

De l'ennui de se pencher, solitaire et pleine de rêves, sur les fosses à serpents.

A vous Rilet, me permettez-vous un baiser ? Evidemment, non.

Alice

ooo

Alice Poirier à Henry de Montherlant

Neuilly, 20 sept. 46

C'est sur la liberté, Rilet, que pendant deux mois je me suis acharnée ; j'aimerais en parler avec vous, savoir si vous aussi vous avez une opinion (et sur tout ce qui y touche : grâce, responsabilité, etc. C'est un fouillis inextricable que cette question.)

La liberté, Rilet, c'est le point où l'on pourrait faire trébucher Sartre (1).

-506-

a/ son point de vue, selon moi, est faux. Il est faux que je puisse me choisir « à volonté » lâche ou courageux et c'est pourtant là le centre de son système. Liberté totale alors qu'il y a en réalité fatalité totale.

b/ il veut édifier une morale sur son système et il échouera.

S'attaquer à Sartre. Il me semble que c'est un beau projet et qui pourrait porter des fruits. J'entends bien : ne pas l'attaquer directement, ne pas essayer de démolir son système. C'est trop difficile, bien entendu. Mais édifier un autre système, plus facile à comprendre et plus juste en même temps.

Il s'acharne sur la liberté et moi aussi. On va bien voir ce que ça donnera. J'ajoute que je n'ai aucune relation personnelle avec Sartre et que je ne veux pas en avoir. Je l'admire pour son intelligence. Mais il m'est presque toujours ennemi et antipathique.

Je vous ai tout de même rapporté une boîte de cigarettes que j'ai fait passer à la douane pour ma consommation urgente et personnelle. Les douaniers n'ont rien dit.

Amicalement,

Alice

P.S. Je voulais vous voir vite parce que je suis encore brunie. Dans 15 jours, je ne le serai plus. Téléphonnez.

J'ai remarqué que vous étiez infiniment plus aimable et caressant quand on « part » que quand on « rentre ». Eternel Rilet !

Note (1) : **Jean-Paul Sartre**, né le 21 juin 1905 dans le 16^e arrondissement de Paris et mort le 15 avril 1980 dans le 14^e arrondissement, est un écrivain et philosophe français, représentant du courant existentialiste, dont l'œuvre et la personnalité ont marqué la vie intellectuelle et politique de la France de 1945 à la fin des années 1970.



Jean-Paul Sartre 1905-1980

-507-

ooo

Alice Poirier à Henry de Montherlant

mercredi 2 oct. 46

Rilet,

J'espérais que par ce magnifique temps vous étiez à la campagne, ça vous aurait fait du bien, mais puisque vous êtes à Paris, pourquoi ne me téléphonez-vous pas ?

Je sens venir le point critique où ma joie de vous conserver vos chocolats va devenir moins forte que ma joie de les manger moi-même : alors, je vous préviens, à ce moment-là tout sera dévoré.

Les pages que j'ai données en juin à Paulhan ne me plaisent déjà plus du tout ; quand arriverai-je enfin à bâtir ma pensée comme je l'entends ? Si je pouvais édifier ce que je sens en moi, je sens tellement à quel point ce serait magnifique ! Ah Rilet, dépasser Sartre, je suis brûlée par ce but.

Je n'ai pas encore vu Paulhan. Je lui ai rapporté une boîte de cigarettes – seulement cela – mais voilà déjà deux fois que je passe à la N.R.F. sans le trouver.

Savez-vous qu'on veut me réquisitionner mon jardin ? Ce jardin où vous êtes venu, Rilet ? J'ai senti cela comme un horrible sacrilège. Je le gardais en effet pour faire l'amour avec vous et le jeune aviateur qui veut s'y installer a sans doute la même idée par-delà la tête ; je suppose qu'il veut y venir avec une femme car sans cela pourquoi se cacher dans ce tout petit pavillon et derrière ces hauts murs ? J'éprouve cela comme une sombre ironie ; avec cela que c'est ma propriété à moi, bon Dieu, et pas la sienne !

A vous Rilet, je vous aime.

Je voulais aussi vous faire goûter à un don de mon futur amant. Il m'a envoyé 20 magnifiques poires et il m'en reste une que je serai forcée de manger si elle pourrit et si je ne vous vois pas.

Je vous ai déjà parlé je crois de mon futur amant. C'est Jean B., le grand ami de Pablo Casals, et il aime comme moi la musique et les jardins. De plus, il apprécie votre art.

Amicalement,

Alice

ooo

Alice Poirier à Henry de Montherlant

mardi 6 nov. 46

Rilet,

Je vous dirai quand la Bibliothèque sera chauffée : peut-être viendrez-vous. L'étude dans la tiédeur et sous les lampes, quoi de plus agréable. Profitons des 2 ou 3 années de paix dont nous allons peut-être jouir.

Le Saint-Just est admirable et je suis vraiment ennuyée que vous n'ayez même pas songé à le couper. Des phrases comme celles-ci : « Les circonstances ne sont difficiles que pour ceux qui reculent devant le tombeau. » Et celle-ci : « On ne peut

point régner innocemment. » Et enfin, cette autre qui sera chère à vous et à moi, Rilet : « La modestie d'un héros ne m'en impose pas. »

J'ai moins aimé la Déesse Cypris (1). Vous m'apporterez *Malatesta*. Mes Fêtes de la Mort sont en bonne voie. Ce grand rêve de me mesurer avec Sartre dans sa propre revue. Mais peut-être fallait-il le machiavélisme de Paulhan pour me permettre de tenter cela.

N'anticipons pas, pourtant. Il n'y a encore rien de fait.

J'aspire haut, Rilet, vous savez, je voudrais être le premier écrivain français, à vos côtés et égale à vous. C'est la seule chose qui peut me consoler de ne pas vous avoir épousé. Il me semble qu'alors je serais délivrée de ma peine. Que ces chaînes horribles qui m'emmurèrent depuis vingt ans se dénoueront miraculeusement. Me marierai-je ? Cela me paraît évident. Je ne demandais qu'une chose : qu'on sache ma valeur, qu'on ne m'épouse pas pour une soi-disant valeur (modestie, aptitude à raccommo-der des chaussettes, etc.) que je n'ai pas.

A vous. Je me demande si ça sera vous mon époux ?

Mais il faudrait me conquérir (*)

Au revoir, Rilet.

Alice

(*) sexuellement

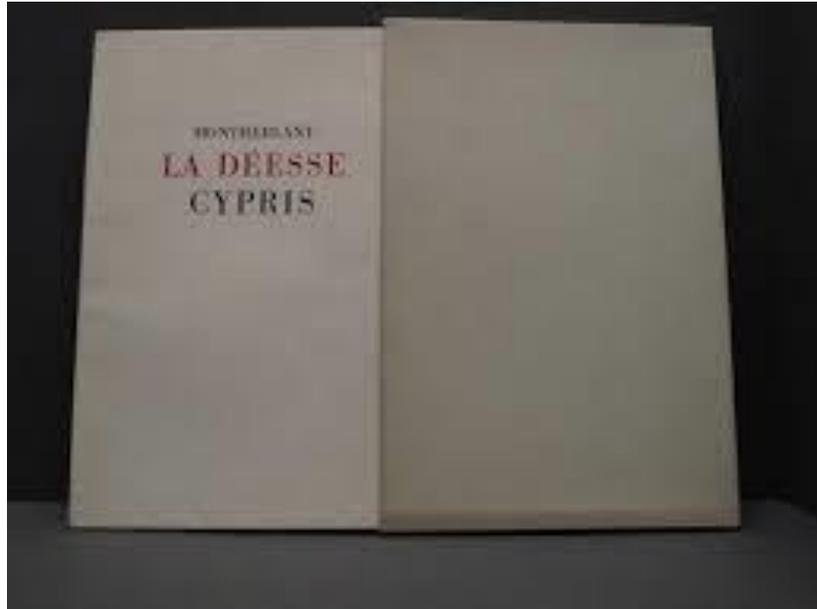
La Déesse Cypris, de Montherlant est un livre constitué de pages libres et il contient douze photos de nus prises par Laure Albin-Guillot, la 'grande dame' de la photographie française des années 20 et 30 du vingtième siècle. **Laure Meffredi** est née en 1871 à Paris. Elle se marie en 1901 avec Dr. **Albin-Guillot**, un spécialiste en micro-organismes. Avec son mari, elle collectionne et elle photographie la structure cellulaire des plantes, des cristaux et des micro-organismes animaux. Par ailleurs, **Laure Albin-Guillot** devient également une photographe portraitiste. Les portraits qu'elle fait des écrivains André Gide, Paul Valéry, Jean Cocteau et **Henry de Montherlant** sont très connus. Ses photos sont régulièrement publiées dans *La Revue française de photographie*, dans *Arts et métiers graphiques* et dans *Vu*. Elle présente son travail aussi dans des expositions. Elle déploie aussi beaucoup d'initiatives pour promouvoir la photo d'art française. En 1935, elle dirige les 'Archives photographiques des Beaux-arts et fonde le musée de la Photographie au Palais de Chaillot, dont la construction vient juste d'être achevée. Dans la même année, elle est nommée Présidente de la Société Nationale des Artistes Photographes. Parallèlement à ces activités, elle continue à illustrer des livres: *Narcisse* de Paul Valéry (1936), *Chansons de Bilitis* de Pierre Louÿs (1937) et la partition des *Préludes* de Debussy (1948). Dans ses photos de nus (un autre genre qui contribue à sa renommée), elle montre le corps de la femme en 'soft focus', soigneusement éclairé, avec discrétion. Pour obtenir un effet de 'flou' autour du corps, elle utilise des objectifs spéciaux. Dans *La déesse Cypris*, les femmes sont photographiées sur un fond uni et elles couvrent toute la surface. Rien d'autre ne détourne l'attention. Dans les années 30, la photographie de nus est en vogue auprès des femmes photographes, aussi bien en France qu'à l'étranger. Elles montrent ainsi leur modernité et leur propre vision de la beauté du corps féminin. Elles veulent également prouver que la photographie n'est pas seulement une affaire d'hommes. L'émancipation, la beauté et la sensualité convergent dans *La déesse Cypris*. **Le livre est tiré à 250 exemplaires**. Sans faire de concessions, Montherlant maintient ses idéaux de beauté et de dignité. Il s'efforce à trouver la véritable grandeur, il éprouve une forte aversion à l'égard de la médiocrité et il prône avec passion 'l'esthétique de qualité'. Mais son travail témoigne aussi d'un nihilisme profond et d'un sombre pessimisme. Il est adepte du suicide: il considère que, lorsque la qualité de la vie s'est détériorée au point de devenir indigne, il est de mauvais goût de continuer à vivre. C'est la raison pour laquelle Montherlant, devenu à moitié aveugle, décide de se tirer une balle dans la tête le 21 septembre 1972. Ses derniers mots sont: ' Je deviens aveugle, je me tue'.

Description bibliographique du livre

Description: *La déesse Cypris* / Henry de Montherlant ; [orné de 12 études de nus de Laure Albin-Guillot]. - Paris : Colas ; Bordeaux : Rousseau, 1946. - 41 p., 12 pl. : ill. ; 38 cm

Imprimeur: Ducros et Colas (Paris) (texte), Georges Leblanc (Paris) (photogravure)

(Sources : <https://www.kb.nl/fr>, Koninklijke Bibliotheek, National Library of The Netherlands)





Extraits de nus photographiés par Laure Albin-Guillot
pour le livre de Montherlant *La Déesse Cypris* publié
en 1946

Alice Poirier à Henry de Montherlant

samedi 16 nov. 1946

Mon cher Rilet,

J'ai vu hier, dans une librairie nouvellement ouverte de la rue de l'Odéon, votre « *Fils de Personne* » à la place d'honneur.

Peut-être cette interdiction d'un an, loin de vous nuire, vous sera-t-elle favorable :

1/ ça vaut toujours mieux que d'être fusillé.

2/ en octobre 47, non seulement les éditeurs se jetteront sur vous mais peut-être aussi les directeurs des Revues qui vous sont en ce moment hostiles.

J'espère que votre pièce qu'on jouait en ce moment en Belgique n'est pas influencée par ce jugement et que là au moins vous pouvez toucher vos droits

-511-

d'auteur ? Et ce qui se publie de vous au Canada, tout cela est-il en liaison avec ce jugement de Paris ?

Quand nous nous verrons, apportez-moi *Malatesta* (1). C'est évidemment *Malatesta* le Magnifique ?

Paulhan demande toujours mes *Fêtes de la Mort* pour sa revue. Je voudrais un peu de gloire qui évidemment, Rilet, rejaillirait sur vous. Et je pourrais aussi enfin me marier. Vous savez que je ne voulais à aucun prix d'un des clients de papa pour les produits chimiques, quelle horreur !

Je me demande si c'est vous que j'épouserai. Il n'y a pas beaucoup de désir physique évidemment mais vous trouvez cela si important ? Vous épouseriez plutôt une catin dont vous avez envie qu'une amie tendrement aimée et respectée ?

(C'est vrai qu'il y a – pour vous au moins qui êtes homme – une troisième solution qui consiste à rester célibataire.)

Je ne crois pas que j'aurais un amant. Beaucoup trop peu pratique pour cela.

P. (Paulhan, ndlr.), d'ailleurs ne me l'a jamais proposé. C'est fou comme les messieurs sont réservés avec moi.

Amicalement,

Alice

Note (1) : **Malatesta, de Montherlant**, pièce en quatre actes, écrite en 1943-1944, et créée au Théâtre Marigny le 19 décembre 1950, par la Compagnie Renaud-Barrault. Projetée à la Télévision française en avril 1967.

ooo



Sigismond de Malatesta,
Seigneur de Rimini

Alice Poirier à Henry de Montherlant

20 nov. 46

Rilet,

Paulhan dit que vous racontez partout qu'il vous en veut. Il ne s'explique pas. Il vous aime beaucoup paraît-il, et il a fait tout son possible pour que vous ne soyez pas embêté dans cette dernière histoire.

C'est drôle avec vous, Rilet. Dieu aussi, tant qu'il vivait, vous le détestiez. Mais Paulhan alors, c'est complètement idiot. Il est marié et il a coupé sa moustache.

-512-

Avec ces coupures d'électricité maintenant réglées, la Bibliothèque n'est plus plongée dans la nuit. Vous pourriez venir. Mais prévenez-moi si vous venez, je reste la plupart du temps à la maison pour écrire.

Je voudrais la place de Sartre. Pour une fois, j'ai envie de quelque chose. L'aurais-je ?
Amicalement, Alice

P.S. Paulhan croit qu'on reprendra votre *Reine Morte*.

ooo

Alice Poirier à Henry de Montherlant

dimanche 1^{er} décembre 46

Rilet chéri, il faut tout de même que je vous téléphone un de ces jours. Allez-vous bien ? Ça m'est égal de ne pas vous voir mais je veux que vous alliez bien, que vous n'ayez pas d'embêtements.

Très occupée à mes « *Fêtes de la Mort* ». J'ai terminé la première partie – l'introduction générale comprenant la liberté – 35 pages. Restera la seconde partie qui sera une morale et une eschatologie.

Je pense que, j'ai quelque chose à dire. Vous savez que Drieu qui était, pendant sa vie, très préoccupé des problèmes de Dieu et de l'immortalité, m'a communiqué, après sa mort, cette intuition profonde : « C'est toi. Merci. » Il n'a dit que cela mais de là jaillit tout mon livre. L'immortalité n'est pas dans un Dieu abstrait ni en nous-mêmes. Elle est dans cet autre qui nous survit. Je crois que c'est là une idée nouvelle et que si j'arrive à la développer je pourrais, grâce à Paulhan, me faire connaître.

Il faut évidemment que Paulhan le veuille. Qui remarquerait un philosophe, si intéressant soit-il, si personne ne le fait remarquer ? La première condition est donc de séduire Paulhan. Qu'il écarte Sartre et qu'il me mette à sa place. Pour cela, j'emploie les deux moyens qui sont à ma disposition. Mon amitié pour lui. Mon effort d'écriture. Paulhan est certainement plus « sévère » que Drieu, se contente moins facilement. Pour le séduire, il faut vraiment que ce que j'écrive soit remarquable.

Souhaitez-moi de réussir, ah Rilet ! Vous savez ce que la « gloire » signifierait pour moi ! La possibilité même de vivre. J'ai arrangé ma vie de façon si bizarre, si étrange, que je ne puis même pas me marier sans être auparavant, illustre. Je pense d'ailleurs que si j'étais allée contre mon désir, si mes parents m'avaient forcée à me marier comme on force une génisse à aller au taureau, j'aurais été très malheureuse.

Et vous, Rilet, je m'interroge toujours à votre sujet, je me penche sur vous comme sur un mystère insondable : est-ce par égoïsme que vous ne m'avez pas épousée ? Ou est-ce par amour ? Parce que vous saviez ce que vraiment il me fallait ? Parce que, ô mon ami !, vous me compreniez autant et mieux que moi-même ?

(Ce qu'il y a de meilleur en toi, vois-tu, il y a des jours où je me dis que je l'ignore, que je n'ai même pas le droit de le savoir, que ça ne me regarde pas.)

Nous avons deux chats. Ils viennent manger et dormir mais je les mets dans l'escalier pour faire pipi. Le plus jeune – qui a sept mois – saute continuellement à la gorge du plus vieux – qui a sept ans – et c'est bien amusant, ces jeux de chats. Je ne les ai pas achetés. Ils traînaient tous deux dans la cour et ils m'ont découverte. Sans

-513-

doute l'âme de Khosroès les a dirigés de mon côté. En attendant d'être adorée par les hommes, je le suis par les chats.

A vous, Rilet,

Alice

La Bibliothèque est « prioritaire » De sorte qu'il y a de la lumière tous les jours. J'y vais en tous cas les lundi et mardi, jours où nous sommes « coupés ».

ooo

Alice Poirier à Henry de Montherlant

mardi 10 déc. 46

Rilet,

Je vous téléphonerai lundi prochain pour vous demander si vous allez bien.

J'ai fini l'introduction générale de mes « *Fêtes de la Mort* », 35 pages, et ça me paraît bien.

Je peux maintenant faire une morale. Dépasser Sartre : je ne songe qu'à cela ! Il faut que je l'égale par la rigueur et la logique, et que je le dépasse par le sens de l'amour et par la poésie, qu'il n'a pas du tout.

Mais pour tout cela, il me faut l'aide de Paulhan. Sans Paulhan, rien à faire, comme c'est dur, la vie !

Depuis quelques jours, la maison est chauffée, ce qui est bien agréable. Ils nous demandent 14 mille francs pour 3 mois de chauffage, ce qui me paraît cher, mais tous les locataires ont accepté avec enthousiasme.

Je ne vais pas très bien. J'ai chaud par accès et avec ça, mal à l'estomac et aux tripes. J'ai décidé que ce devait être une sorte d'infection intestinale et je soigne ça avec du yoghourt. Mais il n'y a pas d'amélioration.

Par bonheur, ça donne d'excellents résultats pour l'inspiration.

Voilà Rilet. J'espère que vous ne gelez pas et que vous allez bien. Quand j'aurai enfin la place à laquelle j'ai droit dans les lettres – la première – je vous offrirai ma main (*) et ça ne sera plus un désastre si vous dites non.

Mais je crois que vous direz oui.

Amicalement,

Alice.

(*) Pourquoi ma main ? Ce n'est pas du tout ça que je vous offre, en réalité.



Montherlant par Pierre-Yves Trémois